

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Persée

## EST-IL NATUREL D'AIMER LES ÉTUDES?

PAR

DONALD HOLZMAN

---

On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la Société humaine... il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage.

Voltaire, Lettre à J.-J. Rousseau datée du 30 août 1755

Les anciens taoïstes sont connus pour leur mépris de la civilisation et leur désir de retourner à un Age d'or primitif ou même à un chaos primordial. Là, l'homme vivait libéré des entraves de la civilisation et même de celles de la pensée discursive dans un genre de stupeur mystique, uni à l'absolu, le *dao*. Aussi la philosophie que les anciens taoïstes ont élaborée comporte-t-elle un rejet de tout ce qui relève de la culture et en particulier des études telles qu'elles ont été conçues par les confucianistes: "Cessez les études, et vous vivrez heureux," nous dit Laozi (Ch. 20). La position des "pères" du taoïsme, Zhuangzi et Laozi, est une position extrême, mais il reste un curieux échange de vues sur ce problème qui nous montre qu'au moins un penseur chinois au Moyen Age acceptait les positions taoïstes au pied de la lettre, et c'est cet échange que je voudrais traduire ici.

Il s'agit d'un très court essai par un homme presque inconnu par ailleurs, et une critique un peu plus longue de cet essai par le grand penseur Ji (ou Xi) Kang 嵇康 (223-262 ap. J.-C.).<sup>1</sup> L'auteur du petit essai s'appelle Zhang Miao 張邈 (*zi* Shuliao 叔遠).<sup>2</sup> Tout ce qu'on sait de lui se trouve dans le commentaire

(1) Cf. D. Holzman, *La vie et la pensée de Hi K'ang*, Leiden, 1957. La meilleure édition de l'oeuvre de Ji Kang est celle de Dai Mingyang 戴明揚, *Ji Kang ji jiaozhu*, Pékin, 1962, et toutes mes références seront à cette édition.

(2) Il semble qu'il avait un homonyme dans le pays de Shu nommé Zhang Shuliao; cf. Kano Naosada, "Go Kan matsu no sesô to Hashoku no dôkô", in *Tôyôshi kenkyû* (Kyoto) 15, 3 (1957), p. 296 et note 40.

du *Sanguo zhi* 11, p. 354 (de l'édition de Pékin, 1975). On y apprend qu'il est l'auteur de l'essai que nous allons lire, que cet essai se trouve dans l'œuvre de Ji Kang, qu'il était un homme profond et insondable, et qu'il est mort au début de l'ère Yuankang (291–300) avant de pouvoir assumer son dernier poste comme préfet de Chengyang (dans le Shandong actuel). Le titre de l'essai de Zhang Miao est "Il est naturel d'aimer les études" et à lui seul ce titre montre qu'il s'agit d'une polémique anti-taoïste. Son raisonnement dans l'essai n'est pas facile à suivre. Il tente de montrer que la civilisation qui remplace la barbarie primitive est tout aussi "naturelle" que cette barbarie, et que nos sentiments répondent aussi "naturellement" aux faits de culture (cuisine et musique raffinées, rituel du deuil, etc.) qu'aux faits de la culture primitive. Il termine son essai en présentant une analogie: notre préférence pour la lumière sur l'obscurité est elle aussi naturelle, et cette préférence, par une comparaison non déclarée en tant de mots, mais rendue claire dans la réponse de Ji Kang,<sup>3</sup> est transposée sur le plan de l'amour des études dans les dernières phrases où il semble assimiler les études à la lumière et l'ignorance à l'obscurité.

La critique de Ji Kang est plus longue, plus logique, mieux écrite et, il faut l'admettre, assez près des sources taoïstes pour paraître presque banale. En bon taoïste, Ji Kang chante les louanges de l'Age d'or primitif<sup>4</sup> et insiste que ce n'était qu'à ce stade du développement humain que l'homme était véritablement "naturel". La multiplication des textes du canon et des philosophes et la création d'un mandarinat font que l'homme n'agit plus que par calcul. La partie la plus originale de cette critique se trouve sans doute dans le passage où Ji Kang fait une distinction logique entre les vérités "nécessaires" et "contingentes."<sup>5</sup> Les passages où il se moque des écoles et des récitations des confucianistes sont, toujours en restant dans la tradition des pères du taoïsme, assez bien tournés.

Ji Kang se montre ici, comme dans le reste de son œuvre, un fidèle interprète de la philosophie taoïste. Il semble avoir été tellement épris de la recherche de l'immortalité, tellement ferme dans ce qu'on ne peut qu'appeler sa croyance religieuse, qu'il refuse d'admettre que l'attitude taoïste qu'il prône ici est en fait intenable, que l'étude, quelque soit les abus qu'on en ait fait, est sûrement propre à l'homme.

Notre maître, Paul Demiéville, à qui ce volume est dédié, et qui a passé tant d'années à étudier le taoïsme, était loin de partager leur dédain des études. Je me demande même s'il ne s'était occupé du taoïsme que par esprit de contradiction, cette philosophie étant aux antipodes de la sienne. Il m'a dit maintes fois, pendant sa dernière maladie, qu'il n'aimait pas le taoïsme, auquel il préférerait de loin le bouddhisme.

(3) L'essai de Zhang Miao a peut-être été abrégé, ce qui expliquerait la difficulté qu'on a à le suivre.

(4) J. Lévi, "Le mythe de l'Age d'or et les théories de l'évolution en Chine ancienne", in *L'homme* (Paris, 1978), pp. 73–103, dit que "la vie des premiers mortels" chez Zhuangzi "n'est pas présentée sous un jour particulièrement rose", mais le seul passage qu'il cite (de Zhuangzi 29, dans la traduction de Wieger) ne me semble pas probant.

(5) Signalé par Hou Wailu *et al.*, *Zhongguo sixiang tongshi* 3 (Pékin, 1957), p. 185.

*Il est naturel d'aimer les études*

par Zhang Miao

La joie et la colère, la tristesse et le bonheur, l'amour et la haine, le désir et la crainte font partie des sentiments humains.<sup>6</sup> Quand nous obtenons ce que nous souhaitons, nous ressentons de la joie; quand nous subissons une offense nous ressentons de la colère; une séparation nous rend triste; l'écoute d'une harmonie nous rend heureux. Nous aimons ceux que nous engendrons et que nous élevons; nous haïssons ce qui va à l'encontre de nos goûts. Quand nous avons faim nous désirons manger; sous l'oppression nous ressentons la crainte. Ces huit émotions, nous les ressentons sans les apprendre: il s'agit de sentiments naturels, comme je le dis [dans le titre] de mon essai.

Les premiers hommes mangeaient la viande crue et malodorante, non transformée [par le feu]; ils buvaient le sang et mâchaient la peau avec les poils pour remplir leurs [estomacs] vides.<sup>7</sup> Quand ils se mirent à chauffer [ces viandes] sur un feu bien réglé,<sup>8</sup> et à en faire des ragoûts assaisonnés d'oranges parfumées, ils trouvèrent sans aucun doute ces mets bons, bien que ce fût la première fois qu'ils les goûtassent, parce que [cette façon de préparer la nourriture] convient à notre palais.

[Les premiers hommes], pour se réjouir quand ils étaient heureux, faisaient de la musique en frappant avec des bâtons de terre sur des tambours d'argile, tapotant sur leur ventre en chantonnant, esquissant des pas de danse:<sup>9</sup> voilà bien la musique à l'état brut. Quand ils y ajoutèrent des instruments de musique à vent et à cordes et y joignirent des plumes et des queues de yak [que les danseurs portaient], ils y trouvèrent sans aucun doute du plaisir, bien que ce fût la première fois qu'ils entendissent [cette musique], parce qu'elle trouve un écho dans notre cœur.

Les hommes, à leur naissance, sont francs et directs,<sup>10</sup> vivent en société sans avoir reçu d'instruction: quand il réagissent spontanément aux stimulations extérieures, les huit sentiments se manifestent forcément. Quand ils sont joyeux, ils veulent sans aucun doute faire des dons [aux responsables de leur joie]; quand ils sont en colère, ils veulent sans aucun doute châtier [ceux qui provoquent leur colère]. Mais, sans griffes ni dents pour imposer leur autorité,

(6) Cf. *Li ji*, "Li yun", Couvreur, *Mémoires sur les bienséances et les cérémonies* (Paris, 1950) 1, p. 516, qui ne comporte que sept sentiments, le sentiment de "bonheur", *le 樂*, n'y figurant pas. Le bonheur semble en effet faire double emploi ici avec le sentiment de "joie", *xi 喜*. Ce huitième sentiment est sans doute ajouté simplement pour que l'auteur puisse diviser les sentiments en deux groupes de quatre mots.

(7) Ces phrases font allusion à *Han Feizi* 19 (Ch. 49), p. 1040 (Chen Qiyu, *Han Feizi jishi*, Pékin, 1962, traduction W.K. Liao, *The complete works of Han Fei Tzu* 2, Londres, 1959, p. 275), et au *Li ji*, "Li yun", Couvreur 1, p. 504.

(8) *Li ji*, "Yue ling", Couvreur 1, p. 401.

(9) Ces phrases comprennent des allusions au *Li ji*, Couvreur 1, p. 503, et 2, p. 114.

(10) Cf. *Lun yu* 6, 17.

sans titres ni récompenses pour distribuer convenablement leurs largesses, ils n'ont rien à présenter à ceux qu'ils aiment, et aucun moyen de se défaire de ceux qu'ils haïssent...<sup>11</sup> C'est en [nous appuyant sur] une canne de bambou et en [portant] des chaussures de paille que nous exprimons notre douleur [pendant nos deuils]; en [construisant] des fossés et en [choisissant] des situations escarpées que nous chassons la crainte [d'être envahi par l'ennemi]; en [utilisant des arcs faits] de corde et de bois et [des flèches faites de] métal pointu que nous donnons libre cours à notre indignation [contre nos ennemis]; en faisant fructifier nos richesses et en faisant croître nos possessions que nous pouvons distribuer nos biens. Quel homme pourvu de sentiments ne serait pas heureux et souriant, le cœur à l'aise [ayant pu ainsi exprimer ses sentiments]? Qu'aurait-il encore besoin de manger du fiel ou des cafards ou raffoler des lis des marais en cornichon!<sup>12</sup>

D'autre part, on s'assied pendant le jour et on se couche la nuit, travaillant quand il fait clair et se reposant quand il fait noir: ce sont-là des règles immuables de la Voie céleste que l'homme est habitué à suivre. Quand, dans une pièce obscure, nous voyons la lumière d'un flambeau de chènevotte, notre visage s'illumine de bonheur sans qu'on nous ait appris à l'apprécier. Ce n'est pas la lumière du soleil qui brillait auparavant sur la porte vermeil, ou celle de l'aube qui reluira encore qui puissent amoindrir notre joie [de voir la lumière du flambeau].<sup>13</sup> Mais à combien plus forte raison nos sentiments se transformeront-ils en joie et serons-nous éclairés quand, après l'obscurité de la longue nuit, nous pourrions nous exposer à la lumière du soleil!

Ainsi, à mon avis, nos sentiments réagissent directement et d'eux-mêmes à des stimulations, même si celles-ci sont d'ordre accessoire, secondaire.<sup>14</sup> Et même si vous tenez les Six Arts<sup>15</sup> pour [une collection] de confuses beautés, et le renom et le profit pour tromperies hétéroclites, si l'on se mettait à étudier par calcul, vous n'enlèveriez rien au fait qu'il y a un goût naturel chez l'homme [pour les études].

(11) Les quatre caractères qui figurent dans le texte ici, 有言之曰, me semblent déplacés. On pourrait traduire: "Il a été dit". Luxun, *Ji Kang ji* (Hong Kong, 1974), croit qu'il faut lire 古言傳: "Des paroles anciennes disent", ce qui ne convient pas mieux (cf. Dai Mingyang, p. 257).

(12) Ici Zhang Miao semble vouloir se moquer des penchants bien connus de Ji Kang pour la recherche de l'immortalité. Dai Mingyang cite le *Shennong bencao* quant aux pouvoirs régénérateurs du "fiel de dragons" et des "cafards" et des "taons" (ou des "taons" tout court). Les cornichons des lis des marais (acores) auraient été un des plats préférés du roi Wen des Zhou (*Han Feizi jishi* 16 (Ch. 39), p. 882), mais Confucius dut "se boucher le nez pour pouvoir en avaler" (*Lüshi chungiu* 14, p. 154, de l'édition Zhuzi jicheng, Shanghai, 1954).

(13) Ces phrases ne sont pas claires et les variantes (qui indiquent une corruption textuelle) ne nous aident pas.

(14) Nos réactions sentimentales vis-à-vis des faits de culture (la cuisine raffinée, la musique savante, etc.) sont aussi directes et "naturelles" que celles que nous ressentons vis-à-vis des besoins physiologiques (la faim, le bien-être, etc.).

(15) C'est-à-dire, les Six livres canoniques, les *Yi*, *Li*, *Yue*, *Shi*, *Shu* et *Chungiu*.

*Critique de l'essai "Il est naturel d'aimer les études"*

par Ji Kang

Les hommes, par nature, aiment la sécurité et détestent le danger ; ils aiment le repos et détestent la fatigue. Ainsi leurs souhaits sont réalisés quand ils ne sont pas dérangés, et leurs ambitions satisfaites quand ils ne sont pas opprimés. Dans le passé, pendant le Grand Chaos primitif et avant que la Grande Simplicité fût entamée,<sup>16</sup> le souverain, en haut, ne connaissait pas l'écriture et le peuple, en bas, ne se disputait pas. Les êtres gardaient leur intégrité et suivaient l'ordre naturel : tous étaient satisfaits. Quand ils avaient mangé à leur faim, ils allaient dormir paisiblement ; quand ils avaient faim, ils cherchaient à se nourrir. Heureux, ils se tapotaient le ventre, inconscients de vivre dans le monde de la Vertu Parfaite. Vivant ainsi, comment auraient-ils connu les règles de la bienveillance et du devoir, ou les textes du rituel ou de la loi ?

C'est quand les Hommes parfaits n'existèrent plus et que la Grande Voie entra en décadence que l'on créa l'écriture pour pouvoir transmettre ses idées. On distingua des groupes d'êtres, pour qu'ils soient divisés en espèces ; on établit la bienveillance et le devoir pour ligoter leur cœur. On délimita les noms et les lots de chacun pour les étiqueter, et on encouragea les études et enseigna la culture pour donner des airs merveilleux à la doctrine. C'est pour cela que les Six Livres canoniques pullulèrent, que les Cent Ecoles fleurirent brillamment, ce qui ouvrit la route à la gloire et au profit [puisque les postes dans la fonction publique ne furent donnés qu'aux hommes ayant une connaissance approfondie de ces textes]. Les hommes s'élançaient à bride abattue sur cette route sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient. Comme des oiseaux qui tiennent à leur vie mangeront les graines dans un jardin cultivé, les hommes qui cherchent la sécurité suivront à contre-cœur les us communs. Ils tiennent pinceaux et tablettes de bambou [sur lesquelles ils écrivent] parce que [le métier de fonctionnaire-lettré] leur donne des loisirs ; ils accumulent des études et expliquent les livres canoniques au lieu de se livrer aux travaux des champs. Ainsi on ne se met à étudier que parce que l'on se trouve dans la gêne,<sup>17</sup> et l'on étudie pour atteindre à la gloire. C'est par calcul qu'on se met à apprendre, et, à force<sup>18</sup> d'apprendre, les goûts se forment : il y a un semblant de naturel ici, et c'est seulement ce semblant qui vous fait dire que [ces études] sont naturelles.

Remontons aux origines. Les principes directeurs des Six livres canoniques sont de réprimer et de guider ; [mais] l'homme, par sa nature, est heureux quand il peut suivre ses désirs. Si on le réprime et le guide, on éloigne l'homme de ce qu'il souhaite ; si on le laisse suivre ses désirs, il atteint le naturel. S'il en est ainsi, pour atteindre le naturel, on ne suivra pas les Six livres canoniques qui répriment et guident ; au fond, pour garder intacte sa nature humaine, on n'a

(16) Selon la cosmogonie taoïste telle qu'elle a été développée par les penseurs des Han.

(17) Il y a un écho de *Lun yu* 16, 9, ici, mais le sens Ji Kang donne au passage est différent.

(18) Je suis ici, comme dans la plupart des cas, le manuscrit du *Congshu tang*, 以 pour le 而 des textes courants.

que faire des rituels et des règlements qui contrarient les passions. Nous savons donc avec certitude que la bienveillance et le devoir sont contre l'ordre naturel et qu'ils ne sont pas d'une importance cruciale dans la préservation de notre intégrité, que la probité et la déférence sont produites par la lutte entre les hommes [dans le monde déchu] et qu'elles ne tirent pas leur origine du naturel. Nous pouvons en déduire que les oiseaux ne détruisent pas [les liens qui les unissent à leur espèce] pour chercher à être apprivoisés par les hommes; les animaux ne [quittent pas]<sup>19</sup> leur troupeaux pour chercher à être nourris par les hommes. Et la vraie nature de l'homme correspondra tout à fait au naturel quand il n'y aura pas d'activité dirigée ... entiché des études du rituel [?].

Vous dites encore, dans votre essai, en parlant de bons plats et de mets rares, "ils trouvèrent sans aucun doute ces mets bons, bien que ce fût la première fois qu'ils les goûtassent, parce que [cette façon de préparer la nourriture] convient à notre palais." Et, quand, se trouvant dans une pièce obscure, "on voit la lumière d'un flambeau de chènevotte," on a le cœur heureux sans avoir appris [à apprécier la lumière]. "A combien plus forte raison nos sentiments se transforment-ils en joie et serons-nous éclairés quand, après l'obscurité de la longue nuit, nous pourrions nous exposer à la lumière du soleil!" "Nos sentiments réagissent directement, et d'eux-mêmes, à des stimulations, même si celles-ci sont d'ordre accessoire, secondaire ... ce qui n'enlève rien au fait qu'il est naturel d'aimer" les études.

Voici ma critique: Les goûts dans la bouche ou des douleurs ou démangeaisons sur le corps sont produites en présence de corps étrangers; ils apparaissent en réaction à quelque chose. Point n'est besoin d'étudier pour pouvoir les ressentir, ni d'emprunter d'un autre pour les expérimenter. Ce sont des vérités nécessaires au sujet desquelles je n'ai rien à redire. Or, vous voulez utiliser cette vérité nécessaire comme une analogie pour le goût des études qui est une contingence. Je crains que votre discussion ne soit fallacieuse, et qu'elle traite en fait des études d'une façon tout à fait partielle.<sup>20</sup>

Or, vous érigez les Six livres canoniques en norme; vous exaltez la bienveillance et le devoir comme vos principes directeurs; vous vous conduisez selon les règles établies; l'enseignement pour vous, c'est le lait maternel. Quand vous suivez la route [que vous avez tracée], vous réussissez, mais si vous vous en écartez, alors vous vous trouvez bloqué. Quand vous laissez aller votre cœur et vous regardez aussi loin qu'il est possible de voir, vous ne voyez rien au-delà [de ces limites que vous vous êtes tracées]. Vous vous démenez à longueur d'année, mais vos pensées ne quittent pas la place qui vous est prescrite. Vous vous rassemblez, tous gens d'un même groupe, et vous discutez – et ce sont les études que vous chérissez par-dessus tout. Vous extrayez des citations des documents que vous tenez à la main, faisant balancer votre tête de haut en bas en soupirant. C'est une gloire pour vous de graver ces paroles dans votre cœur. C'est unique-

(19) Il y a sûrement corruption textuelle ici et dans les phrases qui suivent; les mots entre crochets sont ajoutés par moi-même.

(20) Ce passage n'est pas très clair et Dai Mingyang suggère une correction textuelle: \* pour le 粟 du texte reçu. Sa discussion est très intéressante, citant surtout des passages du *Chunqiu fanlu* et le *Lunheng*, mais non seulement elle ne se base sur aucune édition ou manuscrit, mais elle introduit des idées étrangères au passage en question.

ment à cause de cela que vous dites que les Six livres canoniques sont le soleil et que de ne pas étudier est comme d'être plongé dans la longue nuit.

Si, maintenant, je vous dis que je tiens vos salles de cours pour des cabanes mortuaires [où l'on entrepose des cadavres avant de les enterrer],<sup>21</sup> que je considère la récitation de textes par cœur comme un langage de revenants, les Six livres canoniques comme remplis de mauvaises herbes, la bienveillance et le devoir comme une pourriture puante, que, quand je lis des textes, j'ai les yeux qui brûlent, que faire des révérences me rend bossu, porter des vêtements de cour me donne des crampes et parler des codes du rituel me donne mal aux dents, que je mettrais [volontiers] tout cela ensemble pour le jeter aux orties et que je repartirais à zéro avec toutes les créatures de l'univers, vous comprendrez que [votre philosophie] sera toujours déficiente, même si vous aimez les études sans vous lasser. Ainsi le fait de ne pas avoir étudié ne vous plonge pas forcément dans une "longue nuit," et les Six livres canoniques ne sont pas forcément "le soleil."

Comme dit l'adage: "Un mendiant n'a pas honte [de servir] un vétérinaire."<sup>22</sup> Si vous viviez dans la haute antiquité, quand le gouvernement se passait d'écriture, quand on pouvait trouver la sécurité sans faire des études et satisfaire ses ambitions sans se fatiguer, alors que cherchiez-vous dans les Six livres canoniques et que voudriez-vous faire avec la bienveillance et le devoir? Ainsi on peut dire qu'il est bel et bien vrai que ceux qui étudient aujourd'hui le font par calcul. Si l'on agit après avoir calculé, alors sa réaction n'est pas naturelle. Je crains que tout ce que vous dites ne décrive que des lis des marais en cornichon!

(21) Le mot "cours", 講, ne se trouve pas dans toutes les éditions, et le manuscrit du *Congshu tang* donne "clarté", 明. Ce dernier caractère est une lecture possible, mais moins bonne, à mon avis, que celle que j'ai adoptée. "Cabane mortuaire" traduit *bingshe* 丙舍 qui veut dire aussi "bâtiment de troisième catégorie dans un palais". Le sens de "cabane mortuaire" est un sens moderne, mais on trouve ces caractères avec ce sens dans une inscription du grand calligraphe Zhong You (151-230), reproduite dans Yan Kejun, *Quan Sanguo wen* 24, p. 10a, exceptionnellement sans indication de source (les autres inscriptions de Zhong You se trouvent dans le *Chunhua ge tie* 2, pp. 18-19, de l'édition *Congshu jicheng*).

(22) *Liezi* 8, traduction A.C. Graham, *The Book of Lieh-tzu* (Londres, 1960), p. 179. Le mendiant est d'un rang social inférieur à celui d'un vétérinaire; la situation sociale d'un homme étant ainsi relative, on n'aura pas de mal de vivre illettré, anonyme et oisif dans le paradis perdu décrit par la suite.